

Interview de Nadja Ofsjannikova

« Travailler jusqu'à l'épuisement »



Je m'en souviens comme si c'était hier : en novembre 1942, j'avais 19 ans, j'ai reçu une lettre m'annonçant que je devais d'urgence me rendre au commandement militaire. Si je ne m'exécutais pas, je serais livrée à la Gestapo. J'avais peur que les Allemands ne me tuent ainsi que toute ma famille. Mes amies Nadja Minenko, Tanja Scherbusko et Olga Obrsswenko étaient aussi convoquées.

Le 21 novembre, on nous a conduites à la gare de Klimovichi qui se trouve à 45 km de mon village ; chez nous, le train ne s'arrêtait pas. C'était un hiver glacial. On nous a transportées sur des luges et nous sommes presque mortes de froid. À notre arrivée, de nombreuses femmes venues des villages voisins attendaient

déjà. Les soldats nous ont poussés dans un wagon de marchandises. Le sol était tapissé de foin, comme c'est d'usage pour un transport de bétail. Nous étions entassées ; il faisait très froid et il n'y avait qu'une petite fenêtre en haut. Nous ne savions pas où nous allions ni combien de temps durerait le trajet. Après un ou deux jours de voyage, les gardes nous ont enfin laissées sortir. Nous devons recevoir à manger. On nous a donné de la soupe et du pain. Mais, lorsque nous sommes retournées à notre wagon, celui-ci était calciné et nos affaires avaient brûlé. Nous n'avions plus rien qui nous rappelle nos familles et notre vie antérieure. Ensuite, on nous a de nouveau enfermées dans un fourgon et celui-ci s'est mis en marche. À Varsovie, des

hommes armés sont venus nous dire qu'il fallait sortir et nous mettre en rang, pour que les directeurs de la fabrique puissent choisir qui ils voulaient faire travailler pour eux.

Lorsque nous sommes arrivées en Allemagne, nous ne savions même pas dans quelle ville nous nous trouvions. Ils nous ont amenées dans un camp de concentration. Je ne sais plus vraiment comment il s'appelait, mais je suis presque sûre que c'était Tempelhof. Là, nous avons été forcées à travailler. D'abord, j'ai été employée dans un atelier de couture avec trente autres jeunes filles. Chaque jour, un Allemand venait nous chercher au camp pour nous amener dans la fabrique de textiles. Le soir, il nous ramenait. Le travail était très difficile et exigeait de bonnes facultés. Nous cousions les uniformes des soldats du front. Je me souviens parfaitement de l'endroit. Le bâtiment était chauffé et cela m'a donné la force de ne pas désespérer complètement pendant ce rude hiver. Mais très vite, les Alliés ont bombardé l'usine et nous avons été déplacés à Berlin dans une usine d'amiante-ciment.

Là, ils nous ont logés dans les baraques qui se trouvaient sur le terrain de la fabrique. Il y avait quatre baraques : trois d'entre elles servaient d'habitations, la dernière de lavoir.



Nadja à 15 ans, quatre ans avant la déportation.

Dans ce camp, le travail dépassait nos forces. Je devais sortir les plaques d'amiante-ciment terminées de la halle d'expédition pour les transporter dans le train. Personne ne nous a dit où on les emmenait. Nous travaillions à ciel ouvert, la halle de travail n'ayant pas de toit. Nous portions des habits de travail en cellulose et des souliers en bois. Il faisait terriblement froid. Le travail était très pénible, les plaques pesaient environ 20 kilos. Les bras nous faisaient mal. J'étais à deux doigts de craquer et parfois je ne désirais plus qu'une chose : mourir. J'ai beaucoup pleuré. Après un certain temps, reprenant courage j'ai demandé au gardien d'être mutée dans l'atelier



Nadja dans la fabrique Eternit à Berlin, en été 2007.

de moulage. Mais là non plus, ma tâche n'était pas aisée. Je devais poncer les moules d'amiante-ciment. Je passais la journée dans la poussière des pieds à la tête. La fabrique dans laquelle je travaillais s'appelait Eternit. Elle était située dans la rue du Canal et bordait ce dernier. C'est là que se dressaient aussi nos baraques. Toute la fabrique était entourée d'une barrière de barbelés; seule la rive du canal était libre. Des hommes armés faisaient la garde. C'était comme dans un camp de concentration, comme à Tempelhof, mais en plus petit. Nous portions aussi des numéros et devions sans cesse présenter notre carte.

Je ne me rappelle plus les noms du personnel de l'entreprise. Le directeur était un homme dans la fleur de l'âge. Il ne se comportait pas trop mal vis-à-vis des Russes. Je me souviens encore très bien d'une jeune femme allemande. Elle s'appelait Elsa et travaillait comme comptable.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre toutes ces années. Nous devions travailler même quand nous étions malades: douze heures par jour, six jours par semaine. Lorsque les Russes se sont approchés, le travail s'est intensifié. J'ignore pourquoi exactement: peut-être que les Allemands avaient besoin des éléments de construction que nous fabriquions.

Nous devons alors commencer à six heures du matin et travailler tard dans la soirée. Une fois, j'ai contracté une pneumonie, mais je n'ai pas pu rester au lit. Personne n'y était autorisé. Une autre fois, j'ai eu un abcès sous le bras qu'il fallait opérer. Il y avait une sorte d'infirmière du camp, qui s'en est occupée mais qui m'a tout de suite renvoyée à l'atelier. Une femme qui vivait dans ma baraque s'est évanouie pendant le travail et est morte peu après. Ils l'ont simplement emmenée. On nous a dit qu'elle souffrait de tuberculose. Sinon, les autres femmes de ma baraque ont toutes survécu.

Parfois, nous avions le droit de sortir et d'aller de la maison du gardien jusqu'au portail de la fabrique. Fuir? Nous n'y pensions même pas. Nous savions que nous n'avions aucune chance de pouvoir nous évader. Où serions-nous allées d'ailleurs? Comme nous portions toutes un insigne «Est», on nous aurait tout de suite rattrapées. Une fois, des femmes ont fait une tentative d'évasion, mais on les a ramenées très vite. En guise de punition, la Gestapo les a mises pendant un mois au cachot et lorsqu'elles sont revenues dans la fabrique, elles ont dû y accomplir les pires besognes.

Lors des rangements dans l'atelier, j'ai rencontré une femme allemande. Elle m'a adressé la parole et m'a

demandé d'où je venais. Je lui ai dit que j'étais Russe et la femme m'a pris en pitié. Elle m'a raconté que son fils était soldat en Russie. Elle voulait m'aider parce qu'elle espérait que là-bas aussi quelqu'un s'occuperait de son fils. C'est pour cela qu'elle a demandé au chef du camp si je pouvais lui rendre visite un dimanche. Cela a été possible, car il était parfois permis de quitter le camp pour une courte période. La femme est venue me chercher et m'a amenée chez elle. Elle avait encore un fils plus jeune, qui n'avait pas l'air de se réjouir de ma visite. Mais la femme lui a expliqué en allemand quelle était ma situation, ce qu'il a semblé comprendre. Quelques jours plus tard, je l'ai vu longer la barrière à vélo et il m'a salué. Ce geste chaleureux m'a remplie de joie. La femme m'a fait cadeau d'une vieille robe. Je me suis fait photographe dans cette robe, lorsque le photographe du camp est venu prendre des images de nous dans la baraque⁴⁹. Je lui ai donné quelques sous pour cela. Le peu d'argent que nous recevions de temps à autre pour notre travail ne

49 Des photographes ont pris des photos de propagande des camps de travailleurs forcés. Ces derniers devaient envoyer les photos chez eux pour rassurer leurs familles.



Christian Richter lors de sa visite chez Nadja Ofsjannikova à Riga.

nous servait à rien. Nous ne pouvions pas sortir pour acheter quoi que ce soit et nous n'avions pas non plus de coupons de rationnement.

L'alimentation dans le camp était exécrable. Pour le déjeuner, il y avait de la soupe à la farine, à midi de la soupe de betteraves fourragères et le soir, cent grammes de pain et un peu de margarine. La faim était insupportable. La soupe attendait déjà dans les assiettes quand nous arrivions couvertes de poussière dans la baraque à midi. La surveillante de la baraque, une grosse Allemande, nous observait tout le temps et contrôlait chacun de nos mouvements. Lorsque l'on n'obéissait pas, on était roué de coups. Le soir,

l'une d'entre nous était chargée de peser chaque bout de pain sur une petite balance et la surveillante veillait scrupuleusement à ce que personne ne reçoive plus de 100 grammes. Nous étions tellement épuisées par le travail que nous nous effondrions sur nos couchettes. Mais j'avais si faim que je n'arrivais parfois pas à m'endormir.

Des hommes allemands travaillaient également dans l'atelier et certains d'entre eux étaient chargés de faire la garde. Parfois je me demande comment j'ai pu supporter tant de souffrance. Je pensais souvent à ma famille. Comment allait-elle? J'ai reçu deux lettres de ma mère. Ce fut un bonheur indescriptible; je les ai lues

et relues, en larmes, et portées continuellement sur moi, jusqu'à ce que le papier ne parte en lambeaux.

En avril 1945, nous avons à nouveau subi des bombardements. Par chance, nous avons pu nous réfugier dans la cave avec les Allemands, car une bombe a touché l'atelier et l'a détruit mais pas nos baraques. Peu de temps après, on nous a libérés. Ce sont les Russes qui nous ont appris la nouvelle. Les femmes poussaient des cris de joie en se tombant dans les bras. Elles embrassaient même les soldats. Mais ceux-ci ne se sont pas attardés, car la lutte n'était pas terminée pour eux ; les armes à la main, ils se sont dirigés vers le centre de Berlin. Mais j'avais peur. Comment retourner à la maison ?

Nous avons dû rentrer à pied. Aujourd'hui, je n'arrive pas à imaginer comment nous avons pu surmonter de telles difficultés. Sans nourriture, sans moyens de transport : parfois, des soldats nous prenaient avec eux.

Quand, en l'an 2000, j'ai appris que les personnes qui avaient été forcées

de travailler en Allemagne recevaient une indemnisation, je me suis rendue aux archives et j'ai demandé qu'on me délivre une attestation. Mais on m'a envoyé un document dans lequel il était écrit que j'étais allée volontairement dans un camp de concentration⁵⁰. Cette nouvelle m'a rendue très triste. Mais comment prouver le contraire ? J'ai aussi envoyé une lettre à la fabrique Eternit, mais je n'ai obtenu aucune réponse. Lorsqu'il était encore en vie, mon père avait rapporté de Russie une attestation qui disait que j'avais été déportée contre mon gré. Je l'ai remise à mon employeur. Aujourd'hui, ce document reste introuvable.

50 C'était chose habituelle en URSS. Les travailleuses et travailleurs forcés dans des usines allemandes ont été considérés comme des traîtres après la guerre et ont souvent été envoyés en camps de rééducation. Ce n'est qu'en 2000 que les autorités ont admis que tous les citoyens soviétiques déportés depuis 1942 qui avaient travaillé dans des entreprises allemandes y avaient été forcés.